

propreté de vos mains, de vos vêtements et de votre chaussure. La décence du corps réfléchit la décence de l'âme. La propreté, c'est l'ordre dans l'intérieur de vos maisons et dans le règlement de vos affaires. Les bonnes habitudes et les vertus se touchent, de même que les mauvaises habitudes et les vices.

Ne croyez pas aux revenants, car les morts ne reviennent pas. Aux sorciers et aux devins, car ce sont des fripons. Aux guérisseurs, car ce sont des charlatans. Aux légistes de campagne, car ce sont des usuriers. Aux amulettes, loup-garous et farfadets, car ce sont des superstitions. Aux faux follets, car ce sont des vapeurs ignées. Aux prétendus sorts jetés sur les animaux et les hommes, car les pauvres diables à qui vous attribuez cette puissance infernale, n'en savent et n'en peuvent pas plus long que vous. Ce sont toutes chimères qui vous embarrasseraient l'esprit et qui sont indignes d'une raison droite et ferme.

Enfin, mes chers enfants, ne dit pas, en vous comparant aux riches, que la Providence vous a fait naître dans une condition dure et misérable, que leur destinée seule est digne d'envie, et que la vôtre est bien à plaindre; pas tant que vous le croyez. mes enfants! La nature ne leur a pas donné deux bouches ni deux estomacs, ni dix sens au lieu de cinq, non plus qu'à vous. Ils connaissent des ennuis, des alarmes, des insomnies, des langueurs, des remords qui ne vous atteindront jamais. Si vos mets sont plus grossiers, l'appétit les assaisonne. Si votre sommeil est court, il est profond. Si vos travaux sont plus rudes, votre repos est plus doux. Si vos labeurs sont plus accablants, vos bras sont plus robustes. Si vos plaisirs sont moins vifs, la satiété ne les étonne pas. De l'or dans sa bourse, un château, des valets, des vins fins, une longue enfilée de bois, de vignes, de prairies et de terres, ne font pas qu'un grand soit plus heureux que le plus petit de ses voisins. Les titres, les armoiries, le honneur, les décorations, les pauvres, ne sont que des signes de vanité et de convention, que l'homme ne tire pas de son fonds, et qui s'éteint le soir, la plupart avec son habit, sans que le corps et son âme en jouissent. Il n'y a que vide et des dégoûts dans tous les plaisirs de la riche oisiveté. N'enviez donc point les brillantes, mais trompeuses apparences d'une félicité qui n'existe pas, et souvenez-vous, mes enfants, que le véritable bonheur dépend uniquement du travail, de la science et de la vertu.

A NOS ABONNÉS.

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé le dernier semestre sont priés de le faire au plus tôt.

Ceux de nos abonnés qui doivent plusieurs semestres sont aussi priés de nous faire tenir le plus promptement possible le montant qui nous est dû.

Il faut bien se rappeler que sans argent un journal ne peut pas se soutenir. C'est la grande règle-généralité dans les paiements qui seule peut rendre un établissement florissant. Nous osons donc espérer que nos abonnés ne nous négligeront pas et qu'ils nous enverront aussitôt le montant qu'ils nous doivent.

Nous venons d'encourir de grands frais pour l'agrandissement et l'embellissement des *Mélanges*. C'est une raison de plus pour nous adresser sans délai les différences sommes qui sont dues pour abonnement à notre journal, etc. etc.

Enfin, que nos lecteurs se rappellent bien que ce n'est pas tant par des paroles que par des actes que l'on prouve son désir d'être le patron et l'ami véritable d'un établissement.



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1847.

AVIS IMPORTANT.

Les personnes, auxquelles nous adressons la feuille de ce jour et qui ne sont pas encore souscripteurs, n'ont pour le devenir qu'à garder le présent numéro; le journal leur sera expédié régulièrement.

Celles qui ne veulent pas souscrire, devront renvoyer cette feuille:

Celles de Québec, à l'agent, et dès le lendemain de la réception;

Celles des Trois-Rivières, à l'agent, et dès le lendemain de la réception;

Celles de Montréal, aux bureaux des *Mélanges*, et dès le lendemain de la réception;

Quant à celles des compagnes, celles qui n'auront pas renvoyé l'un des deux premiers numéros avant la publication du troisième, seront censées souscrire.

Les *Mélanges Religieux* viennent de changer de Rédacteur. Jusqu'ici ils ont été sous la direction exclusive d'un membre du clergé, et ont eu par conséquent un caractère qui les a spécialement distingués. Mais aujourd'hui et depuis deux mois la rédaction est passée en d'autres mains; c'est un laïc qui dorénavant aura cette charge. Ainsi, ce caractère tout particulier, ce caractère de spécialité, dont nous venons de parler, n'existera plus, et c'est

sous une nouvelle couleur que se présentent les *Mélanges Religieux*. Cette couleur ne peut déplaire à personne, et nous assure de la continuation de l'encouragement que nous avons depuis quelques temps.

Notre titre en dit assez: les *Mélanges* ne seront pas seulement *Religieux*, ils seront encore *Politiques*, *Commerciaux* et *Littéraires*. Ils seront *Religieux*, comme ils l'ont été jusqu'ici; nous essaierons de marcher dans la voie de la Vérité; nous serons Catholique avant tout, mais non pas seulement Catholique par conviction, mais aussi Catholique par nationalité. Les *Mélanges* seront encore *Politiques*, c'est-à-dire qu'ils seront toujours prêts à prendre la défense des institutions auxquelles nous tenons si fort, de la langue qui nous maintient peuple, des lois qui sont notre plus ferme appui, et en général de tous nos droits qui ne doivent jamais se perdre. Nous accorderons justice égale à tous les partis, nous serons pour la Liberté de tous, et défendrons la nôtre dans les limites de la Constitution. Les *Mélanges* seront de plus *Commerciaux*, et par ce mot nous entendons qu'ils veilleront à la sûreté de nos intérêts matériels et à leur augmentation en tous genres. Enfin ils seront *Littéraires*, et par là viendront défrayer l'esprit de l'aridité des autres matières. Religion, Politique, Commerce et Littérature, tels sont les quatre grands sujets dont nous entretiendrons simultanément nos lecteurs.

Ce journal paraît aujourd'hui sous un format agrandi et tout différent du précédent. C'est l'encouragement du public qui nous porte à cette amélioration; et la conviction, que nous avons que ce n'est pas seulement une œuvre religieuse, mais encore une œuvre politique que nous avons à maintenir, nous assure de plus en plus du patronage des membres du Clergé qui s'est montré un des plus fermes soutiens de cette même œuvre, et de celui du public en général qui lui a fait un accueil si généreux.

Nous nous adressons donc à toutes les sympathies: aux sympathies religieuses, qui sont parmi nous si puissantes et si efficaces; aux sympathies politiques, qui ne doivent pas être moins; aux sympathies générales, qui nous promettent l'approbation et l'appui d'une bonne portion de la population.

Nous nous adressons enfin aux sympathies de la Presse dont nous partageons les labeurs et les combats, et qui comme nous ne doit avoir d'autre but que le bonheur du peuple dont nous défendons les droits.

Ainsi le Clergé du pays doit voir dans notre entreprise son entreprise; il doit voir en ce journal le Défenseur de la Religion et de ses Ministres, et par conséquent nous doit son appui et sa coopération. Quant au peuple, qu'il se souvienne que la Religion est la première de ses institutions; qu'il se souvienne que notre entreprise est une entreprise qui a le double caractère de religion et de politique; et il ne pourra manquer de nous continuer son encouragement.

Pour notre part, nous l'avons dit; tout en sachant remplir les devoirs que nous impose le titre de *Mélanges Religieux*, nous voulons aussi marcher dans la voie constitutionnelle du Progrès intellectuel et matériel, et espérons continuer l'œuvre commencée, et mériter la protection et le patronage de nos compatriotes.

LE MOYEN, LE SEUL ET UNIQUE MOYEN DE S'ENRICHIR.

Tous les jours, nous entendons des centaines de personnes se plaindre qu'elles sont pauvres et très-pauvres. Et pourquoi? Parce qu'elles ne reçoivent pas d'encouragement. A toutes ces personnes, nous voulons répondre aujourd'hui; nous voulons montrer d'où vient ce manque d'encouragement, et leur apprendre ce qu'il faut pour changer leur condition et se faire riche.

L'encouragement, de qui vient-il? Du public.—Que faut-il faire pour l'obtenir? Être connu.—Comment se fait-on connaître? En s'annonçant.—Comment s'annonce-t-on? De deux manières.

La première, par son enseignement. L'enseignant se place d'ordinaire sur sa porte ou au-dessus. Un passant regarde, lit et se souvient; un autre fait de même. En sorte que dans une journée, il peut se faire que plusieurs centaines de personnes aient vu cette enseigne. Mais aussi très-souvent le grand nombre n'y fait nulle attention, et l'on demeure inconnu. C'est ici une vérité encore plus applicable à l'enseigne que l'on expose sur une route peu passante. Alors que faire? Nous allons le voir par ce qui suit.

La 2^e MANIÈRE DE S'ANNONCER, C'EST PAR LES JOURNAUX. Les journaux ont plus ou moins d'abonnés; leurs abonnés sont de différentes classes, habitent des endroits différents. Dans tous les cas, un journal qui aura, supposons, mille abonnés, sera certainement lu par trois à quatre mille personnes; toutes des personnes possédant de l'instruction et par conséquent des plus capables de profiter de ce qu'elles lisent. Donc, si vous vous annoncez par cette voie (tout en vous servant de la première), vous vous faites connaître non-seulement dans votre endroit, mais encore dans une infinité d'autres localités où votre enseigne n'aurait jamais pu porter votre nom. Ensuite, bien des gens qui pourraient vous encourager, confusés chez eux, ne peuvent savoir votre existence que par la voie des journaux, et si vous n'annoncez pas, voyez la conséquence. De plus, une feuille publiée depuis deux, trois, quatre ans, etc., souvent instruit encore beaucoup; on s'en sert comme d'ovettes, etc., et telle feuille, qui avait fait son entrée sous le toit du riche, en sort souvent pour aller jusque dans la chaumière du pauvre; et telle autre, qui est allée chez l'artisan ou le marchand, en sort pour revenir entre les mains de l'homme oisif.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage? Nos lecteurs doivent se rappeler l'histoire de plus d'un homme, de milliers d'hommes qui se sont enrichis par le moyen des annonces, et qui autrement seraient demeurés dans la misère à tout jamais.

- Ainsi encore une fois, nous le répétons:
- 1^o. L'encouragement vient du public;
 - 2^o. Le public ne l'accorde qu'à ceux qu'il connaît;
 - 3^o. On ne se fait bien connaître qu'en s'annonçant;
 - 4^o. On ne s'annonce bien que par les journaux;
 - 5^o. L'annonce par cette voie est LE MOYEN, LE SEUL ET UNIQUE MOYEN DE S'ENRICHIR.

Lecteurs, ne perdez pas de vue ces cinq vérités; c'est votre intérêt que vous consultez, en suivant les directions.

Ne regardez pas à quelques misérables francs; ANNONCEZ, ANNONCEZ, ANNONCEZ, ET VOUS VOUS ENRICHIREZ! Nous vous donnons un bon, un excellent conseil, ayez bien soin de le mettre à profit, et ne manquez pas de vous souvenir des *MÉLANGES RELIGIEUX* qui ont toujours leurs colonnes à votre disposition.

A LA REVUE CANADIENNE.

Comme la discussion, qui existe actuellement, n'a pas été peut-être suivie par tous les lecteurs, nous allons faire une récapitulation des trois articles qui ont précédé le dernier numéro de la *Revue*.

Dans notre premier article, nous reprochions au Rédacteur de la *Revue Canadienne* de donner accès dans son journal à des productions où la religion et ses ministres n'étaient pas du tout respectés, à des productions absolument anti-catholiques. Nous lui disions que, s'il y avait lieu à les insérer, il devait les accompagner de commentaires, et non pas faire (comme il avait fait par rapport à un de ces articles), en "aprouver la forme et le fonds." Nous terminions en espérant que la *Revue Canadienne* ne contiendrait plus de semblables morceaux littéraires, et qu'elle aimerait mieux reproduire de la littérature catholique et irréprochable sous le rapport des principes moraux et religieux, (comme cela lui était arrivé plusieurs fois), que de continuer à offrir à ses lecteurs des productions condamnables.

La *Revue Canadienne* a répondu à cela, que nous reconnaissons le caractère et la tendance catholiques de son Editorial, et que c'était suffisant pour montrer son orthodoxie. Puis elle se demande à quoi elle se trouve réduite, s'il ne faut que donner les productions des écrivains de l'école catholique? Ensuite, elle espère que nous croirons les lecteurs Catholiques capables d'assister à ces luttes intellectuelles (?) sans courir grand risque. Enfin, elle nous dit qu'il est possible qu'elle, eût pu quelquefois faire mieux qu'elle n'a fait.

En réponse, nous avons dit à M. le Rédacteur de la *Revue* que jamais nous n'avions prouvé l'orthodoxie de sa feuille, bien loin de là. Et montrant combien il se trompait en soutenant cet avis, nous avons répété à notre confrère qu'il faut exclure d'un journal tout article, où il y a de mauvais principes, à moins "de l'accompagner de commentaires nécessaires pour les contrebalaucher." Quant à mettre les catholiques juges des principes religieux d'un article, nous lui avons rappelé que les catholiques ont un tribunal auquel ils doivent avoir recours en ces matières.

Voilà à peu près le fonds des trois articles qui ont précédé celui que la *Revue Canadienne* nous adresse vendredi dernier. Dans cette dernière réponse, M. le Rédacteur s'attache à montrer que nous ne disons pas dans notre second article tout ce que nous avons dit dans le premier; c'est-à-dire qu'il prétend que dans le premier, nous avons dit qu'un journal catholique ne devait jamais reproduire des articles où il se trouve des principes mal sonnants, et que dans le second, nous disons la même chose en ajoutant cependant, "à moins d'accompagner ces articles de commentaires." En vérité, nous ne comprenons point comment M. le Rédacteur de la *Revue Canadienne* ait pu soutenir un pareil avis. Il faut nécessairement qu'il n'ait pas en devant lui notre premier article, car il y eût vu ce dont il ne se rappelle nullement. Toutefois nous prions notre estimable confrère de vouloir bien regarder notre numéro du 31 août et celui du 7 septembre, et de nous répondre catégoriquement, par un oui ou par un non, aux questions suivantes:

1^o. Dans notre article du 31 août, les phrases suivantes se trouvent-elles: "Aussi étions-nous décidé à laisser passer cet article sans en parler, espérant le voir suivi de quelques compositions capables de racheter tout le mal de ce morceau." "Cette biographie, (Talleyrand) qui n'est pas encore terminée, n'a pas été accompagnée de commentaires, pas plus que l'article précédent." "Voilà le langage dont il use, et tout cela est reproduit dans les colonnes d'un journal catholique et sans aucuns commentaires." "C'est un discours (celui de M. De Lamartine) qu'une feuille catholique ne pouvait admettre sans commentaires?"

2^o. Dans notre article du 7 septembre, le passage suivant ne s'y trouve-t-il pas: "Il faudra exclure des colonnes de son journal tout article fût-il palpitant d'intérêt, où se trouveraient quelques propositions mal sonnantes" (pour ne pas dire plus) à moins d'accompagner le tout de commentaires nécessaires pour contrebalancer les principes "mal sonnants" de cet écrit?"

3^o. Les principes du premier article ne sont-ils pas les mêmes, absolument les mêmes que ceux du second?

Quant à la réponse à ces deux premières questions, ce sera *Oui*. Pour la troisième, ce doit être aussi: *Oui*; envoi-ci la raison. Si nous disons qu'un article ne pouvait être admis sans commentaires, cela veut bien dire qu'il n'avait l'être avec commentaires; or, c'est ce que nous avons dit dans notre 1^{er} article. Mais nous nous sommes servis absolument des mêmes expressions dans le second; il faut donc avouer purement et simplement que le sens des premières phrases est celui de la seconde; par conséquent que ce que nous avons dit, dans notre réponse à la *Revue*, ne diffère nullement de ce que nous lui avons dit dans notre article d'observations. C'est donc à tort que la *Revue* vient nous dire que "la réflexion nous a fait admettre un tempérament. Nous osons espérer que notre confrère se rendra enfin à l'évidence, et donnera à nos trois questions la réponse suivante: *Oui*!"

Quant à faire de notre estimable confrère un *liérétique*, nous ne l'avons jamais fait. Nous avons dit que nous n'avions jamais entendu lui donner un certificat d'orthodoxie, et voilà tout.

De plus, nous voulons rectifier un peu les idées de notre confrère sur les littérateurs français. Il prétend en effet que la pénurie serait grande s'il ne fallait donner que des articles des littérateurs de l'école catholique, et il insinue que ce serait ne donner qu'une bien faible idée de la littérature en France, par exemple. Que notre confrère veuille bien remarquer que l'on compte en France, entre autres, les littérateurs suivants: Chateaubriand, le Comte De Montebert, le Comte de Quatrebarbes, De Cormenin, Lacordaire, Ravignan, De Gerando, Bouilly, Fleury, Lefranc, Monthéry, Walsh, Norvins, Poujoulat, Romain-Cornut, Denis Le Vicomte de Falloux, Turquet, Chavin de Malan, De Rincey, Godfroy, Veuillot, De Guouville, De Tocqueville, etc. etc. Nous croyons que de semblables noms peuvent bien aller de paire avec ceux de Dumas, des Sue, des Michlet, des Quinet, des De Lamartine, etc. etc. Leur littérature vaut bien celle de ces éternels constructeurs de Romans-feuilletons, la vraie plaie de la société actuelle, et la perte de tous vrais principes de morale et de religion.

Oh! nous le répétons à notre confrère; bien mieux vaut pour lui laisser là les productions anti-catholiques; bien mieux vaut pour ses lecteurs ne les pas voir! Si cependant il tient si fort à regarder ceux qui le lisent de quelques articles dans le goût de "Hassac de la St. Barthélemy," "Talleyrand," "Discours de M. De Lamartine," qu'il n'oublie pas que le journal catholique n'admet quelquefois de ces productions qu'en les accompagnant des commentaires nécessaires. Et puis qu'il se souvienne de cette phrase qu'il a tracée lui-même dans son numéro du 10 du courant: "Nous, pauvre laïque, nous ne saurons le plus souvent si une proposition est orthodoxe ou hétérodoxe."

Maintenant nous désirons ne plus continuer sur le pied où en sont les choses; notre estimable adversaire commence à mettre en campagne certaines épithètes à notre adresse, que nous craignons de voir se charger en quelque chose de trop personnel. Les personnalités sont toujours des ennemis devant lesquels nous nous retirons.

Pour terminer, nous réitérons notre confrère à sa propre feuille du 10 courant, où il trouvera la phrase suivante sous le titre d'Electiois Anglaises: "Je suis toujours forcé de vous parler d'affaires religieuses, parce que ce sont celles qui dans ce pays-ci tiennent toujours la première place." Ces paroles, si elles sont applicables à l'Angleterre, doivent l'être à plus forte raison à notre pays. En Angleterre, la société est vieille, elle a de longues années d'existence; mais en Canada la société est neuve, elle n'est que d'hier. Par conséquent, il lui faut, plus qu'aux vieux pays, placer l'affaire religieuse en premier lieu. La religion doit être partout, la religion doit passer avant tout: car sans la religion, nous sommes perdus à tout jamais. Quelle n'est donc pas la responsabilité, la terrible responsabilité qui pèse sur ceux qui entreprennent d'en saper les fondements, et de diminuer les respects et la vénération que lui doivent les populations.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la Correspondance qui nous est adressée de St. Hyacinthe. C'est une correspondance comme nous désirerions en voir souvent dans nos colonnes; elle nous prouve l'esprit d'entreprise de nos compatriotes et en même temps leur libéralité.

Outre le don généreux de M. L'Heureux, nous voyons qu'il est question d'y ouvrir une hôtellerie où les voyageurs viendraient, comme à Caledonia et ailleurs, prendre des eaux minérales.

Mais ce qui vaut encore mieux que tout cela, c'est le projet de construire une nouvelle Ville à quelque distance de St. Hyacinthe qui est lui-même déjà si peuplé et si considérable. Des citoyens, qui consacrent ainsi leurs biens, leur temps, et leurs talents au bien-être de leurs semblables, des citoyens qui veulent ainsi l'avancement de leur pays, sont certainement bien précieux pour les Canadiens. Ne manquons pas au milieu de tout cela, de remarquer le sentiment religieux qui paraît comme avoir présidé à ces projets magnifiques. Réjouissons-nous en, car nous sommes certains que là, où la religion accompagnera les entreprises, celles-ci ne pourront manquer de réussir. Réjouissons-nous en, car tout en montrant son zèle pour l'avancement politique et matériel de son pays, le Canadien montre par là qu'il s'occupe de la partie religieuse, qu'elle lui est à cœur, et qu'il veut toujours son accroissement et sa prospérité!

On parle beaucoup en ce moment de la dissolution du Parlement Provincial. On dit pour appuyer ce bruit que les membres du Ministère sont allés voir leurs constitués, sans doute